

Mohamed Sadok

LE CAHIER DES CICATRICES

Roman

CHAPITRE 1

La pluie d'hiver frappait les carreaux de l'appartement du 14 rue des Orangers comme des milliers de doigts impatients. À l'intérieur, dans la lueur bleutée d'un écran d'ordinateur portable usé, Saïd Mahfoud retenait son souffle. Ses doigts planaient au-dessus du clavier, captifs d'une phrase qui refusait de se laisser écrire :

« La dictature ne commence pas par une porte enfoncée, mais par un silence qui s'installe entre deux voisins qui se souriaient la veille. »*

Il effaça la phrase. Trop directe. Trop dangereuse.

Saïd se leva, les vertèbres craquant doucement. À quarante-trois ans, son corps portait déjà les stigmates d'une vie vécue penchée sur des pages, réelle ou virtuelle. Il traversa le salon exigu, contournant les piles de livres qui formaient des colonnes branlantes contre les murs, Toni Morrison et James Baldwin voisinant avec Orwell et Ta-Nehisi Coates. Dans la petite cuisine, il mit de l'eau à chauffer. Ses mains tremblaient légèrement, non pas de peur, mais de cette tension permanente qui habite ceux qui vivent avec un secret trop lourd.

Alors qu'il versait l'eau bouillante sur les feuilles de thé à la menthe, son regard fut attiré par la fenêtre. En bas, dans la rue brillante de pluie, la voiture grise était toujours là. Une Peugeot 306, modèle fin des années 90, avec une tache de rouille au-dessus de la roue arrière droite. Elle stationnait depuis trois jours. Trois jours exactement depuis la publication aux États-Unis de son dernier roman sous pseudonyme, *Le Jardinier des Oublis*.

« Paranoïaque », murmura-t-il en portant la tasse à ses lèvres. C'était le mot que lui avait lancé Nadia, sa femme, avant de partir avec leur fille Lina deux ans plus tôt. « Tu vois des agents secrets dans chaque voiture garée, dans chaque regard un peu trop appuyé au marché. Je ne peux plus vivre comme ça, Saïd. Lina non plus. »

Il n'avait pas su les retenir. Comment expliquer que la paranoïa, dans leur pays, n'était pas une maladie mais une forme de lucidité ? Que depuis

la disparition de son frère Karim quinze ans plus tôt, les ombres avaient pris une consistance particulière ?

Son ordinateur émit un léger bip. Un message crypté via Signal. Claire, son éditrice new-yorkaise :

« Manuscrit reçu. Magnifique. Douloureux. Ils parlent du National Book Award . Prends garde à toi. L'exposition médiatique sera importante ».

Prends garde. Leur formule. Leur talisman.

Saïd répondit : « Merci. Pseudonyme absolu. Photos interdites. »

Il ferma l'ordinateur, l'enferma dans le placard blindé qu'il avait fait installer derrière une fausse cloison, puis s'approcha de la fenêtre. La voiture grise. L'homme au volant fumait une cigarette, la lueur orange dessinant par intermittence un visage aux traits indéfinissables.

« Pourquoi es-tu si important ? » se demanda Saïd à voix haute. Un écrivain de romans publiés à dix milles exemplaires aux États-Unis . Un fantôme dans son propre pays. Un homme qui racontait des histoires sur les disparus sans jamais prononcer le nom de son propre frère.

Il sortit de sa poche une photo usée. Karim, vingt-quatre ans, sourire éclatant, une guitare à la main. Disparu le 17 mars 2009 après avoir récité des poèmes de Muzaffar Al-Nawwab.

lors d'une soirée étudiante. Le dossier officiel : « Désertion. Probablement passé à l'étranger. » Le savoir familial : emmené à 3h du matin par quatre hommes en civil. Jamais réapparu.

C'était pour Karim qu'il écrivait. Pour tous les Karim.

La pluie avait redoublé. Saïd éteignit la lumière et s'assit dans le noir, écoutant le crépitement sur les vitres, le ronronnement lointain de la ville, et quelque part, au plus profond de lui, la phrase qu'il n'avait pas osé écrire et qui tournait en boucle : « Je vis dans un pays où les mots peuvent vous tuer, alors j'écris pour rester en vie. »

Le lendemain matin, le soleil tentait de percer les nuages bas. Saïd se réveilla avec cette sensation d'oppression thoracique qui le visitait chaque matin depuis des années. Il vérifia par la fente des volets : la voiture grise était toujours là. L'homme dormait, tête renversée contre le siège.

Le rituel commença. Douche rapide. Préparation du petit déjeuner , café noir, pain rassis trempé dans l'huile d'olive. Écoute des informations à la radio nationale. Le présentateur, d'une voix monocorde qui n'admettait pas la contradiction, énumérait les réalisations du régime : nouveau barrage hydroélectrique, croissance économique, condamnation de « terroristes » par la justice.

Puis, à la fin du bulletin, presque en passant : « Dans le cadre du renforcement des relations culturelles internationales, une visite officielle du président américain est prévue le mois prochain. Des accords de coopération seront signés »

Saïd gela, la tasse à moitié portée à ses lèvres. Une visite américaine . Ici, dans sa ville.

Son esprit se mit à fonctionner à toute vitesse, établissant des connexions là où peut-être il n'y en avait pas. Son dernier roman, publié chez Knopf . Les éloges dans The New York Times , The Washington Post . L'article du New Yorker qui le qualifiait de « voix essentielle pour comprendre les dérives autoritaires ». Les autorités américaines devaient être au courant. Les services culturels de l'ambassade... Ils avaient forcément lu ses livres. Ils savaient.

Une idée folle germa en lui, fragile et tenace comme une herbe entre deux pavés. Et s'ils en parlaient au président ? Et s'il demandait à me rencontrer ?

L'espoir était une chose dangereuse dans un pays comme le sien. Cela vous rendait vulnérable. Mais ce matin-là, face à son café refroidissant, Saïd se permit d'y croire. Juste un peu. Juste assez pour que le poids sur sa poitrine s'allège légèrement.

Il termina son petit-déjeuner, rangea méticuleusement la cuisine, puis prépara sa sortie quotidienne. Le mardi, c'était jour de marché et de connexion internet. Il devait aller au cybercafé « L'Horizon ».

Avant de partir, il ouvrit le tiroir secret de son bureau. À l'intérieur, sous de fausses partitions musicales, se trouvait un carnet moleskine noir. La couverture était usée, les coins arrondis. C'était son « cahier des preuves ». Des noms, des dates, des lieux, des témoignages recueillis au fil des années. La matière brute de ses fictions. Il y ajouta une note rapide : «

9h30. Voiture grise toujours présente. Modèle Peugeot 306, tache de rouille arrière droite » Puis il referma le tiroir, vérifia la serrure.

Dans l'entrée, il enfila son vieux manteau marron, mit un chapeau informe qui cachait une partie de son visage. Un dernier regard par le judas. Rien d'inhabituel dans l'escalier. Il sortit.

L'air frais du matin le frappa au visage. La rue des Orangers s'étirait devant lui, bordée d'immeubles décrépis aux balcons surchargés de plantes et de linge qui séchait. Des enfants couraient vers l'école, des commerçants ouvraient leurs boutiques. Une scène de vie normale, banale.

Saïd marcha d'un pas rapide mais sans précipitation. La première règle : ne jamais sembler pressé. La deuxième : varier son trajet. Ce matin, il prit par la rue des Jardins, puis coupa à travers le vieux cimetière abandonné. Un raccourci qu'il n'utilisait qu'en cas de besoin.

Au sortir du cimetière, il s'arrêta devant une boulangerie. L'odeur du pain chaud flottait dans l'air. Il acheta deux baguettes, échangea quelques mots avec le boulanger, Najib, un homme rond et jovial qu'il connaissait depuis vingt ans.

« Belle journée qui se prépare, Saïd ! »

« Oui, si le soleil se décide. »

Rien de plus. Jamais de conversations politiques. Jamais d'allusions à ses écrits.

En quittant la boulangerie, son regard balaya la rue. Pas de voiture grise. Pas d'homme suspect. Peut-être avait-il vraiment imaginé cette surveillance. Peut-être.

Il continua son chemin vers le centre-ville, le sac de pain sous le bras comme un bouclier d'innocence.

Le cybercafé « L'Horizon » occupait le rez-de-chaussée d'un immeuble art déco défraîchi. La vitrine était obstruée par des affiches publicitaires jaunies. À l'intérieur, une douzaine d'ordinateurs vintage ronronnaient dans la pénombre, éclairés par la lueur bleutée de leurs écrans.

Farid, le propriétaire, était un homme long et mince comme une échalote, avec une calvitie précoce et des yeux perpétuellement fatigués derrière des lunettes épaisses. Ancien professeur d'informatique à l'université, licencié pour « positions idéologiques incompatibles », il avait

ouvert ce lieu comme un acte de résistance passive. Ici, on pouvait naviguer sans trop de filtres. Pour ceux qui savaient demander, Farid fournissait même des VPN et des logiciels de chiffrement.

« Saïd ! En retard aujourd'hui », lança Farid sans lever les yeux du roman policier qu'il lisait.

« Le marché était animé. »

Un signe de tête. Pas de questions inutiles.

Saïd paya ses deux heures de connexion, prit place à l'ordinateur du fond, dos au mur, vue sur l'entrée. Il alluma la machine, attendit le lent démarrage de Windows XP. Pendant ce temps, il observa discrètement les autres clients. Deux adolescents jouaient en ligne, un étudiant faisait des recherches, une femme d'âge moyen tchatait avec quelqu'un à l'étranger. Rien d'inquiétant.

Quand l'ordinateur fut prêt, il inséra une clé USB cryptée, lança Tor Browser. La connexion était lente, saccadée. Il patienta. Enfin, il put accéder à sa boîte mail sécurisée.

Cinq nouveaux messages. Un de Claire, son éditrice new-yorkaise, avec des scans d'articles de presse américains. The New York Times : « Le Jardinier des Oublis : une fable politique d'une puissance rare. » The Washington Post : « S.D. Rayan, la voix qui vient de l'ombre. » Les critiques étaient élogieuses, plus encore que d'habitude. Saïd sentit un mélange de fierté et d'angoisse. Chaque éloge était une épée de Damoclès.

Il répondit rapidement à Claire : « Garde un profil bas. Pas d'interviews, même par mail. La situation se tend ici ».

Puis il ouvrit un onglet de recherche. « Visite présidentielle américaine ». Les résultats étaient maigres, principalement des dépêches d'agences officielles. Mais sur un forum d'expatriés, il trouva un fil de discussion. Un certain « Alger » écrivait : « Mon cousin travaille à l'ambassade des États-Unis. Ils préparent un volet "droits humains et liberté d'expression" pour la visite. Ça va chauffer ».

Saïd sentit son cœur battre plus vite. Droits humains. Liberté d'expression. Les mots résonnaient comme des promesses.

Il imprima discrètement quelques articles, les glissa dans un dossier entre les pages d'un magazine. Au moment de partir, Farid le retint d'un geste :

« Attends. »

Le propriétaire sortit de sous son comptoir un journal local, Le Progrès. Officiel, propagandiste, mais parfois utile pour lire entre les lignes. Il le tendit à Saïd, le doigt pointé sur une petite annonce en page 5 : « Visite préparatoire de la délégation américaine aujourd'hui. Itinéraire : palais présidentiel, vieille ville, centre culturel »

Rien sur une rencontre avec des intellectuels. Rien sur des écrivains.

« Merci, Farid. »

« Fais attention à toi, Saïd. Ta voix... elle compte. »

Ces mots, prononcés à voix basse, étaient le premier signe explicite que quelqu'un dans son entourage savait. Ou du moins soupçonnait. Saïd hocha la tête, incapable de répondre, et sortit dans la lumière crue du milieu de journée.

Sur le chemin du retour, il acheta des légumes au marché, salua des connaissances, joua son rôle d'habitant anonyme. Mais son esprit était ailleurs. Il calculait, projetait, espérait.

Le président américain , Droits humains , Liberté d'expression , Les mots tournaient dans sa tête comme une litanie. Peut-être, après toutes ces années, allait-il enfin être reconnu. Pas comme un écrivain, mais comme un témoin. Comme la preuve vivante que dans son pays, il y avait encore des voix qui refusaient de se taire.

Il rentra chez lui, monta les quatre étages à pied, ouvrit sa porte. L'appartement était silencieux, trop grand depuis le départ de Nadia et Lina. Il déposa ses courses sur la table de la cuisine, s'approcha de la fenêtre. La voiture grise était partie . Un soulagement, aussitôt remplacé par une inquiétude nouvelle. Pourquoi maintenant ? Pourquoi aujourd'hui ?

Il se força à respirer calmement. Peut-être n'était-ce qu'une coïncidence. Peut-être l'homme était-il simplement allé déjeuner.

Il prépara son repas, mangea seul face à la fenêtre, observant la rue qui vivait sa vie normale. Des enfants rentraient de l'école, des commerçants

fermaient pour la sieste, des vieux s'asseyaient sur les bancs devant les immeubles.

La normalité. Cette chose si précieuse et si fragile.

Ce soir-là, Saïd s'assit à son bureau mais n'écrivit pas. Il contempla la ville qui s'endormait peu à peu, les lumières qui s'allumaient aux fenêtres. Quelque part, dans un bureau de Washington ou de New York, des diplomates préparaient une visite. Quelque part, dans les bureaux de la sécurité d'État, des dossiers s'empilaient peut-être sur son compte. Et lui, entre les deux, attendait. Écrivait. Respirait.

Avant de se coucher, il ouvrit son cahier noir, y écrivit une seule phrase : « L'espoir est la plus dangereuse des addictions. Elle vous fait voir des issues là où il n'y a que des murs. »

Puis il éteignit la lumière, s'allongea dans le noir, écoutant les bruits de la nuit. Quelque part au loin, une sirène de police. Plus près, les rires étouffés d'un couple qui se disputait. Le grondement d'un moteur qui s'éloignait.

Et le silence, surtout. Ce silence lourd, chargé de toutes les choses non dites, de toutes les peurs non exprimées, de tous les noms qu'on n'osait plus prononcer.

Saïd ferma les yeux. Demain serait un autre jour. Peut-être le premier d'une nouvelle ère. Peut-être le dernier d'une ancienne.

Il ne le savait pas encore. Personne ne le savait.

CHAPITRE 2

La ville se réveilla transformée. Deux semaines avant la visite présidentielle, Al-Nour subit un lifting de propagande. Des brigades municipales repeignaient les façades le long de l'itinéraire officiel. Des mendiants et vendeurs ambulants furent « relocalisés ». Des fresques patriotiques apparurent sur les murs aveugles. Des drapeaux des deux nations flottaient à chaque coin de rue, noués bizarrement ensemble comme un mariage forcé.

Saïd observait ces transformations depuis son balcon. Chaque drapeau supplémentaire, chaque façade repeinte renforçait son espoir naissant. Une telle mise en scène ne pouvait servir de simple décor à des accords économiques. Non, il devait y avoir plus. Une rencontre symbolique. La reconnaissance officieuse d'une résistance culturelle.

Le matin du quatrième jour des préparatifs, son téléphone vibra. Un numéro inconnu.

« Allô ? »

« Monsieur Saïd Mahfoud ? Ici le secrétariat du ministère de la Culture. Vous êtes convié à une réception en l'honneur de la délégation culturelle Américaine, vendredi prochain à 18 heures au Palais des Arts. Tenue correcte exigée ».

Saïd sentit son pouls s'accélérer. « Une réception... avec les Américains ? »

« Avec la délégation préparatoire, oui. La liste des invités a été approuvée par les deux parties. »

Il raccrocha, les mains moites. C'était le signe. Le premier pas. Ils savaient qui il était. Ils voulaient le rencontrer.

Les jours suivants furent un mélange de fièvre et d'appréhension. Saïd sortit son unique costume, un bleu marine acheté pour son mariage quinze ans plus tôt, un peu étroit aux épaules maintenant. Il le fit nettoyer, acheta une nouvelle chemise blanche. Chez le coiffeur, il demanda une coupe

sobre. « Un événement familial ? » questionna le coiffeur. « Quelque chose comme ça », répondit Saïd.

Le vendredi après-midi, alors qu'il se préparait, le doute le frappa. Et si c'était un piège ? Une manière de l'identifier formellement, de le mettre sur liste noire ? Il ouvrit son cahier noir, relut les noms des autres intellectuels convoqués par le passé à de telles réceptions, et qui avaient disparu peu après. Trois noms. Trois disparitions.

Mais non, se raisonna-t-il. Pas avec des diplomates Américains présents. Pas sous le regard de la communauté internationale.

À 17h30, il sortit de chez lui. Le costume le serrait à la taille, la cravate lui semblait un nœud coulant. Dans la rue, les voisins le regardèrent avec curiosité. « Un mariage, Saïd ? » lança la vieille Fatima du deuxième étage.

« Une cérémonie », répondit-il évasivement.

Le Palais des Arts, brillait de tous ses feux. Des projecteurs illuminaient la façade néoclassique. Une limousine officielle stationnait devant, chauffeur en uniforme. Des gardes en tenue d'apparat contrôlaient l'entrée.

Saïd montra son invitation, passa un détecteur de métal, entra dans le hall de marbre. Une centaine de personnes bavardaient déjà, verre de jus de fruit à la main, l'alcool était interdit lors des réceptions officielles. Il reconnut des visages : le directeur du théâtre national, une chanteuse célèbre, deux professeurs d'université, le conservateur du musée. L'intelligentsia officielle, celle qui ne dérangeait pas. Aucun écrivain critique.

Un malaise grandit en lui. Il prit un verre, se posta près d'une colonne, observant. Les Américains étaient facilement identifiables, costumes plus élégants, attitudes plus décontractées. Il reconnut l'attaché culturel qu'il avait vu dans un reportage. Un homme dans la cinquantaine, sourire professionnel.

À 18h30 précises, le ministre de la Culture, Hassan kamel, prit la parole. Homme rond et souriant, il loua « l'amitié historique » entre les deux nations, « les échanges culturels fructueux », « la vision éclairée de nos dirigeants ». Pas un mot sur la liberté d'expression. Pas une mention des artistes.

Puis ce fut au tour de l'attaché culturel Américain , John Miller . Son discours fut plus nuancé, évoquant « la diversité des expressions artistiques » et « l'importance du dialogue interculturel ». Des formules diplomatiques soigneusement calibrées.

Saïd attendit. Espéra. Peut-être une annonce surprise. Peut-être une invitation à s'entretenir en privé. Rien.

À la fin des discours, les invités se mêlèrent. Saïd se força à approcher un jeune diplomate Américain qui parlait avec le directeur du théâtre.

« Excusez-moi, je suis Saïd Mahfoud . Écrivain. »

L'Américain tourna vers lui un regard poli mais vide. « Enchanté. Vous écrivez en arabe ou en anglais ? »

« Principalement en anglais. Je suis publié chez Knopf »

Un vague sourire. « Ah, excellent. La littérature mondiale est un trésor. »

Puis il se retourna vers le directeur du théâtre, reprenant une conversation sur les subventions pour les tournées.

Saïd resta planté là, sentant la chaleur lui monter aux joues. Ils ne savaient pas. Ou pire : ils savaient mais s'en moquaient.

Il circula dans la salle, échangeant des banalités avec des connaissances. Chaque sourire lui semblait faux, chaque poignée de main une trahison. Vers vingt heures , il comprit qu'il n'y aurait rien d'autre. Pas de reconnaissance. Pas de soutien. Juste cette mascarade diplomatique.

Il quitta la réception sans dire au revoir, traversa le hall de marbre, sortit dans la nuit fraîche. Le costume qui l'avait tant gêné maintenant lui semblait un déguisement ridicule. Il marcha rapidement, les poings serrés dans les poches.

Rue des Orangers, il monta les escaliers quatre à quatre, entra dans son appartement, arracha sa cravate, jeta la veste sur une chaise. Dans la cuisine, il se servit un verre d'eau, les mains tremblantes.

L'espoir. Cette bête traîtresse. Elle vous mordait toujours quand vous vous y attendiez le moins.

Il s'assit à son bureau, alluma la petite lampe. Sur le mur devant lui était punaisée une photo de Muzaffar Al-Nawwab . Une citation était écrite en dessous : « Vos chaussures sont plus grandes que vous».

Ce soir, Saïd en doutait. Il ouvrit son ordinateur, commença à écrire. Pas un roman. Pas une fiction. Une lettre. À personne. À tout le monde :

« Ce soir, j'ai compris que nous étions seuls. Que nos mots ne traversaient pas les frontières, ou alors si déformés qu'ils en perdaient leur sens. Que les sourires diplomatiques valaient plus que les vies brisées. Je m'appelle Saïd Mahfoud . Mon frère a disparu. Je vis dans la peur. Et personne, absolument personne, ne vient à mon secours ».

Il n'envoya pas le texte. Il l'imprima, le brûla dans le cendrier, regarda les braises mourir.

Cette nuit-là, pour la première fois depuis des années, Saïd Mahfoud pleura. Pas de sanglots, mais des larmes silencieuses, amères, qui coulaient sans qu'il puisse les arrêter.

Il pleurait son frère. Sa famille perdue. Son pays trahi. Et cet espoir, ce maudit espoir, qui persistait malgré tout à battre faiblement dans sa poitrine.

CHAPITRE 3

Les jours qui suivirent la réception furent un long désert de désillusion. Saïd errait dans son appartement comme une âme en peine. Le costume était pendu dans le placard, rappel moqueur de sa vanité. Il avait imaginé des conversations profondes avec des intellectuels Américains , des promesses de soutien, peut-être même une poignée de main historique. À la place, il avait obtenu un sourire poli et un verre de jus d'orange tiède.

Pire encore : la voiture grise était revenue. Pas la même , une Renault gris métallisé cette fois, avec un pare-chocs avant repeint dans une teinte légèrement différente. Mais la méthode était identique : stationnement prolongé, homme au volant lisant un journal, regards furtifs vers sa fenêtre.

Le doute s'était mué en certitude. Ils le surveillaient. Mais pourquoi maintenant, précisément ? Était-ce à cause de la réception ? Avaient-ils intercepté son invitation ? Ou était-ce simplement le hasard d'une rotation des équipes de surveillance ?

Saïd tenta de reprendre le travail. Il ouvrit le fichier de son prochain roman, *L'Archiviste des Silences* , qui racontait l'histoire d'un fonctionnaire chargé d'effacer les noms des disparus des registres officiels. Mais les mots refusaient de venir. Chaque phrase lui semblait creuse, chaque métaphore, une lâcheté. À quoi bon écrire des fictions alors que la réalité était là, palpable, assise dans une voiture grise sous sa fenêtre ?

Il décida de sortir, de braver l'œil inquisiteur. Peut-être même de provoquer un peu le destin.

Il se rendit à la bibliothèque municipale, un bâtiment triste des années 60 aux étagères à moitié vides. Il cherchait un vieux recueil de poèmes de James Baldwin qu'il savait présent dans les réserves. En passant devant la section « Actualité », son regard fut attiré par une pile de journaux Américains récents, offerts par l'ambassade. *The New York Times* , *The Washington Post* , *The New Yorker* .

Et là, en une de *The New Yorker*, daté de trois jours plus tôt, il le vit. Un article intitulé : « Les Écrivains Fantômes de la Dictature : Qui est S.D. Rayan ? »

Sa gorge se serra. Il s'empara du journal, se posta dans un coin peu éclairé, et lut :

« Derrière le pseudonyme S.D. Rayan se cache l'une des voix les plus importantes et les plus courageuses de la littérature mondiale contemporaine. Ses romans, publiés chez Knopf, décrivent avec une précision chirurgicale les mécanismes de l'oppression dans son pays qu'il ne nomme jamais, mais que tous les spécialistes identifient. National Book Award pour son dernier opus, "Le Jardinier des Oublis", Rayan reste un mystère. Son éditrice, Claire Vartan, refuse de communiquer la moindre information le concernant, invoquant des "raisons de sécurité". Dans une interview exclusive, elle nous confie : "C'est un écrivain essentiel, qui risque peut-être sa vie à chaque livre qu'il publie. Le protéger est notre devoir le plus sacré." »

L'article continuait, citant des universitaires, des critiques, évoquant même « des rumeurs selon lesquelles l'écrivain serait sous surveillance constante ». Il y avait une photo floue, prise de loin, censée le montrer sortant des locaux de Knopf. Ce n'était pas lui, probablement un employé de la maison. Mais le symbole était là.

Saïd sentit un mélange de terreur et de fierté. On parlait de lui. Aux États-Unis, on le reconnaissait, on le célébrait. Mais ici, cet article était un arrêt de mort potentiel. Il regarda autour de lui. La bibliothécaire, une femme d'une cinquantaine d'années aux lunettes cerclées d'acier, le regardait fixement. Avaient-elle lu l'article ? Comprenait-elle ?

Il replia le journal soigneusement, le rangea à sa place, et quitta la bibliothèque d'un pas qu'il voulait calme mais qui se voulait précipité. Dehors, le soleil frappait fort. Il mit ses lunettes de soleil, baissa la tête, et marcha.

C'est alors qu'il entendit derrière lui :

« Monsieur Mahfoud ? »

Il se retourna. Un jeune homme, la vingtaine, visage ouvert, sourire timide.

« Oui ? »

« Je... je voulais vous dire que j'ai lu vos livres. Tous. En anglais, c'est un peu difficile pour moi, mais... »

Saïd le dévisagea, alarmé. « Je crois que vous faites erreur. Je ne suis pas écrivain. »

Le jeune homme eut un sourire entendu. « Je comprends. Mais sachez-le : vos livres circulent. On les photocopie à l'université. On se les passe. Merci. »

Avant que Saïd ne puisse répondre, le jeune homme avait disparu dans la foule.

Ce bref échange le laissa tremblant. D'un côté, cette reconnaissance clandestine était ce pour quoi il écrivait. De l'autre, c'était la preuve que son anonymat se fissurait. Si un étudiant le reconnaissait dans la rue, combien d'autres ? Et surtout : qui d'autre ?

Il rentra chez lui en prenant un chemin détourné, vérifiant à plusieurs reprises s'il était suivi. La Renault était toujours là. L'homme était sorti de la voiture, fumait une cigarette en parlant au téléphone.

Saïd monta chez lui, verrouilla la porte à double tour, et s'adossa contre le battant, le cœur battant. L'appartement lui sembla soudain étouffant, piège à rat doré.

Il fallait qu'il parle à Claire. Immédiatement.

Il attendit la nuit, l'heure où Farid fermait le cybercafé mais lui laissait un accès par l'arrière-boutique pour les « cas urgents ».

À 22 heures, il sortit par la porte de service de l'immeuble, emprunta des ruelles obscures, frappa à la porte dérobée de L'Horizon.

Farid ouvrit, sans surprise. « J'attendais ta visite. »

À l'intérieur, dans le local technique rempli de câbles et de vieux ordinateurs, Saïd se connecta via un réseau satellite que Farid réservait aux « situations extrêmes ». Le temps de connexion fut long, angoissant.

Claire était en ligne. Sa webcam était éteinte, comme toujours.

Claire : Saïd ? C'est toi ? Il est tard.

Saïd : L'article dans The New Yorker. C'était irresponsable.

Claire : Je n'ai pas donné ton nom. Juste ton pseudonyme.

Saïd : Ils ont publié une photo. Fausse, mais ils en ont publié une. Et ils parlent de surveillance. Tu sais ce que cela signifie ici ?

Claire : ... Je suis désolée. L'article a été fait sans mon accord. La journaliste a rassemblé des bribes.

Saïd : Cela empire les choses. La voiture est de retour. Deux modèles différents. Ils savent.

Claire : Peut-être pas. Peut-être est-ce routinier, avec la visite présidentielle.

Saïd : Non. C'est moi qu'ils surveillent. Je le sens.

Claire : Que veux-tu que je fasse ?

Saïd : Rien. Absolument rien. Pas un mot de plus dans la presse. Le silence total. C'est ma seule protection.

Un silence à l'autre bout de la ligne.

Claire : Il y a autre chose. La Maison-Blanche a contacté Knopf .

Saïd : ... Pourquoi ?

Claire : L'entourage du président Américain prépare sa visite. Ils ont une liste d'"intellectuels représentatifs". Ton nom - ton pseudonyme - y figure. Ils veulent savoir si une rencontre discrète est possible.

Saïd : Que leur as-tu répondu ?

Claire : J'ai dit que c'était impossible pour des raisons de sécurité. Mais ils insistent. Ils disent que ce serait un symbole fort.

Saïd : Un symbole fort pour qui ? Pour leur diplomatie des droits de l'homme ? Pour leur conscience ?

Claire : Saïd...

Saïd : Dis-leur non. Catégoriquement. C'est un piège. Soit de notre gouvernement, soit de l'Histoire. Dans les deux cas, j'en sortirai brisé.

Il allait se déconnecter quand Claire écrivit encore :

Claire : Attends. Il y a un étudiant Américain qui fait une thèse sur ton œuvre. Il est arrivé à New York il y a trois jours. Il pose beaucoup de questions. Trop de questions.

Saïd : Son nom ?

Claire : John Morel . Il dit venir de Harvard . Il veut "comprendre le contexte" de ton écriture.